

Werk

Titel: Camille Chabaneau et les troubadours du Périgord

Autor: Dujarric-Descombes, A.

Ort: Erlangen

Jahr: 1907

PURL: https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?345572629_0023 | log36

Kontakt/Contact

[Digizeitschriften e.V.](#)
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

✉ info@digizeitschriften.de

Camille Chabaneau et les troubadours du Périgord.

Par

A. Dujarric-Descombes à Périgueux.

Il fut un temps où la littérature romane était comme un terrain réservé où de rares initiés pouvaient mettre le pied. Il fallait une volonté bien énergique et la proximité d'une grande bibliothèque pour étudier cette poésie qui s'épanouit d'une façon si merveilleuse au moyen âge sur tout le sol de la France méridionale.

Le public ne méritait pas tout-a-fait l'accusation d'indifférence lancée contre lui. Il était pour ainsi dire impossible aux non-spécialistes de se renseigner ailleurs que dans des livres arriérés et très incomplets ou dans d'indigestes compilations.

Notre génération, malgré sa curiosité d'exotisme, accorde un regard plus complaisant à cette source tant négligée autrefois de notre littérature nationale. Il a fallu que le félibrige, en se réclamant de ses illustres prédécesseurs les troubadours, vint travailler de toutes parts à la renaissance de la langue d'oc. A côté des poètes et des prosateurs suscités par lui, il s'est rencontré aussi des linguistes et des philologues qui l'ont admirablement secondé dans son expansion. A l'impulsion qu'il a donnée l'on a dû la création dans les universités de chaires spéciales, où l'on s'est occupé de nos dialectes méridionaux. Longtemps avant la fondation de son Bournat, le Périgord avait, dans une large mesure, participé à leur relèvement. Deux de ses enfants, — lauréats de l'Institut —, ont popularisé, l'un à la faculté des lettres de Montpellier, l'autre à celle de Lyon, un enseignement ignoré avant eux. J'ai nommé M. Camille Chabaneau et M. Léon Clédât.

Le premier de ces deux savants dirige, depuis bientôt quatre années, les travaux de notre Ecole félibréenne avec une compétence à laquelle je suis heureux de pouvoir rendre ici hommage en lui consacrant ces lignes. Mon intention n'est pas d'analyser ces traités de linguisti-

que devenus désormais classiques comme la Grammaire limousine¹⁾ ni d'énumérer la longue série de ces ouvrages aussi intéressants par leur portée historique que recommandables par leurs qualités littéraires publiés ou commentés par lui. On connaît l'importance de ce bagage philologique, qui lui a valu en France et à l'étranger, surtout en Italie et en Allemagne, une si légitime réputation. Je veux simplement rappeler la part prépondérante qu'il a prise à la vulgarisation de cette poésie limousine et périgourdine du moyen âge qui, grâce à sa perfection, eut l'insigne honneur d'éveiller l'inspiration lyrique chez les nations alors accessibles à une influence littéraire.

C'est à M. Chabaneau que l'on doit le meilleur exposé des règles de l'idiome vulgaire qui, en Espagne, donna son nom à la langue d'oc, et qui est l'un des grands dialectes et l'un des plus nettement caractérisés de cette langue.

La dénomination de limousin, appliquée à la langue commune du midi de la France, fut due, non pas à des causes indépendantes de la langue elle-même, comme celle de provençal qui vint de ce que au XI^e, au XII^e, et encore parfois au XIII^e siècles on comprenait sous le nom de Provence tout le territoire de l'ancienne Provincia romana et même de l'Aquitaine, mais à une supériorité alors reconnue de ce dialecte. Et M. Chabaneau ajoutait avec raison que la renommée des troubadours originaires de la contrée où le limousin était parlé, non pas précisément le pays de Limoges même, qui n'en a produit aucun de notable, mais surtout ce qui forme aujourd'hui les départements de la Dordogne et de la Corrèze, dût aussi beaucoup contribuer à rendre ce dialecte illustre entre tous. Il faisait observer que sur environ 450 troubadours, dont l'histoire littéraire enregistre les noms, vingt au moins naquirent dans le pays circonscrit par les limites de ces deux départements. Parmi ceux-ci Bernart de Ventadour, le plus grand nom peut-être de la poésie provençale, et Gaucelm Faydit appartiennent à la Corrèze; quatre autres sont dignes avec eux de compter parmi les plus fameux qu'on puisse citer: Bertran de Born, le guerrier-poète d'Hautefort; Giraut de Borneil, de la paroisse de Saint-Gervais d'Excideuil; Arnaut Daniel, de Ribérac, que Dante célèbre comme les maîtres de la poésie lyrique dans chacun des grands sujets qu'elle peut se proposer, et Arnaut de Mareuil, le Pétrarque de l'Occitanie²⁾.

Le Périgord peut donc se vanter à bon droit d'avoir encore très

1) Voir le rapport que je lui ai consacré dans le Bulletin de la société historique et archéologique du Périgord, tome IV, page 127.

2) Sur la langue romane du midi de la France ou le Provençal, Toulouse, Privat, 1885.

grandement aidé à faire du dialecte, qui emprunta son nom à l'une de nos provinces limitrophes, la langue littéraire et classique des provinces d'Outre-Loire; en sorte que l'histoire de la littérature limousine et périgourdine au moyen âge ne serait rien moins que l'histoire de la littérature dite provençale toute entière.

Dans un court précis, M. Chabaneau a cité les auteurs qui appartiennent à notre province par leur naissance ainsi que les ouvrages anonymes qu'il savait ou pouvait légitimement supposer y avoir été composés. Dans cette double liste il a compris ce qui est non seulement du Limousin proprement dit, mais encore de la partie du Périgord où se parlait et où se parle encore le dialecte dit limousin, et de plus les poètes qui, nés dans les pays voisins de langue d'oïl, Poitou, Saintonge, Angoumois, avaient adopté pour instrument de leurs pensées la langue du Limousin¹⁾.

Bertran de Born, Giraut de Borneil et les deux Arnaut tiennent une place d'honneur dans cette revue rétrospective des chantres de la langue d'oc. «Ces quatre poètes, dit-il, étaient proprement périgourdins; mais le pays des deux premiers dépendait, de leur temps, de la vicomté de Limoges; et quant aux deux autres, la langue qu'ils parlaient et qu'on parlait autour d'eux ne devait pas différer alors plus qu'elle ne le fait aujourd'hui du limousin proprement dit. Arnaut de Mareuil, qu'on a pu appeler, non sans quelque exagération, le Tibulle de l'Occitanie, est un poète tendre et délicat, qui rivalise souvent avec Bernart de Ventadour, mais qui ne saurait, pour l'ensemble de ses œuvres, lui être comparé. Son homonyme et voisin, Arnaut Daniel, a eu l'honneur, encore inexplicable pour nous, d'être considéré par Dante et Pétrarque comme le type le plus parfait du chantre de l'amour; quant à Giraut de Borneil et à Bertran de Born, Dante les a placés, avec Arnaut Daniel, mais a bien plus juste titre, au sommet du Parnasse provençal, Bertran de Born comme poète des batailles, Giraut de Borneil comme interprète éloquent des idées de vertu, d'honneur et de justice.»

A ces deux derniers jugements nous ne pouvons que souscrire. Nul n'ignore ce que fut Bertran de Born; on connaît moins Giraut de Borneil, que ses contemporains ou successeurs immédiats appelèrent le maître des troubadours, et qui mérita ce titre par la dignité de sa vie, l'élevation de ses sentiments et la perfection de son art.

A ces poètes, que bien peu, parmi ceux des autres provinces de la langue d'oc, ont égalés, il ajoute les noms de Bertran de Born le

1) La langue et la littérature du Limousin, Montpellier, 1892.

filz (1200—1230), dont on possède deux ou trois pièces dans le même genre que celles de son père; de Bertran de Preissac, auteur de deux pièces dont une est disputée par d'autres troubadours; de Gausbert de Pucibot, dont on connaît une quinzaine de pièces, moins intéressantes que sa biographie; de Guilhem de La Tour, héros d'une touchante aventure d'amour, auteur aussi d'une quinzaine de pièces; de Peire de Bocignac, dont il reste deux pièces, et de Peire de Vergt, dont on n'a qu'une seule chanson, désormais restitué au Périgord, tous d'un mérite moindre.

Il termine cette liste perigourdine en mentionnant l'auteur anonyme du cantique de St. Jean-Baptiste, chanté à Périgueux le jour de la fête de ce saint.

Ce ne fut que vers la fin du XVI^e siècle que cette belle langue des troubadours de plus en plus comprimée par le progrès de la langue française, devint décidément un patois; mais comme on l'a fait remarquer, ce patois lui-même est resté tellement pénétré de l'antique inspiration qu'il n'a cessé de produire des poètes et des meilleurs. Aussi M. Chabaneau, faisant allusion à la renaissance de notre langue maternelle, ne manquait pas de nommer le plus digne représentant de notre province linguistique dans le mouvement félibréen, Auguste Chastanet, auquel le Bournat vient d'élever un buste à Mussidan.

Indiquer simplement ainsi les noms des principaux écrivains qui jetèrent sur notre idiome périgourdin un si vif éclat n'a pas suffi à l'activité du professeur de langue et de littérature romanes. Des chansonniers provençaux, conservés dans diverses bibliothèques françaises, italiennes ou espagnoles, contenaient les biographies des troubadours et formaient dans leur ensemble un «document de premier ordre non seulement pour l'histoire de la littérature, mais encore et surtout pour celle de la société du midi de la France au moyen âge». M. Chabaneau entreprit la publication de ces biographies. Elles sont presque toutes anonymes; mais Hugue de St. Circ, qui était lui-même troubadour, se nommant comme auteur de la vie de Bernart de Ventadour et de celle de Savaric de Mauléon, leur docte éditeur incline à penser qu'il en avait composé d'autres, peut-être même la plupart de celles qui restent, notamment celle de Gausbert de Pucibot. On lui saura gré d'avoir intercalé ou ajouté dans ce recueil complet de biographies provençales des extraits d'auteurs latins du même temps concernant divers troubadours, et même quelques récits italiens contemporains ou peu postérieurs¹).

1) Les biographies des troubadours en langue provençale publiés intégralement pour la première fois avec une introduction et des notes, Toulouse, Privat, 1885.

Ces biographies sont classées par régions et par dates. C'est sous le premier chapitre consacré aux poètes de l'Aquitaine (Guyenne, Gascogne, Saintonge et Poitou), que nos érudits locaux s'occupant des troubadours périgourds, — et ceux-ci sont nombreux depuis Saïl d'Escola jusqu'à Guilhem de La Tour, — trouveront à exploiter une mine des plus riches. Nous ne devons pas oublier de mentionner l'appendice, fruit de recherches personnelles où M. Chabaneau donne une liste alphabétique de tous les poètes ou auteurs provençaux dont les noms nous ont été conservés depuis les origines de la langue jusqu'à la fin du XV^e siècle avec indication de leurs œuvres publiées ou inédites, et le répertoire méthodique des ouvrages anonymes de la littérature provençale, historiques, romanesques ou religieux, au nombre desquels il place la traduction perdue de la vie latine de St. Sacerdos¹).

Pour ajouter encore à l'illustration du Périgord littéraire, notre président ne s'est pas contenté de mettre au jour de nouveaux textes de nos troubadours²), il a signalé avec une incontestable autorité dans les fragments du mystère des Innocents découverts en 1853 lors des premières réparations de la basilique de St. Front l'échantillon le plus ancien de la poésie dramatique provençale; et, comme la pièce dont faisaient partie ces précieux fragments fut jouée à Périgueux au XIII^e siècle, c'est-à-dire longtemps avant l'époque à laquelle remontent les témoignages les plus reculés que l'on connaisse de semblables représentations dans les pays de langue d'oc, il en tirait cette conclusion si flatteuse pour les Périgourds que leur province, comme elle fut incontestablement le berceau de la poésie lyrique et de la poésie narrative dans la France méridionale, y fut aussi celui de la poésie dramatique³).

Quelle reconnaissance les amis de la littérature romane ne doivent-ils pas au maître dont le labeur persévérant a pu mener à bonne fin une œuvre aussi considérable! J'ai essayé d'en donner, à l'intention de mes jeunes collègues, un abrégé succinct: j'espère qu'il suffira pour leur montrer combien l'École félibréenne du Périgord, si soucieuse du maintien de la langue des aïeux, doit être fière d'avoir un tel président.

1) «Il est bien à souhaiter, — dit-il ailleurs, — que cette traduction en vieux périgourdin de l'ouvrage de Hugue de Fleury se retrouve». (Notes sur quelques manuscrits provençaux perdus ou égarés, Paris, Maisonneuve, 1886).

2) *Poésies inédites des troubadours du Périgord*, Montpellier, 1885.

3) *Fragments d'un mystère provençal découverts à Périgueux*, publiés, traduits et annotés, Périgueux, 1874; avec notes complémentaires dans la *Revue des langues romanes* (Janvier—avril 1875).

